

DOSSIER PÉDAGOGIQUE



Luca GILLI, Un musée après (7466), Nantes, 2014.

Luca GILLI

Les chambres claires

28 octobre – 23 décembre 2016

LA GALERIE CONFLUENCE

La galerie Confluence a été créée en 2004.



- Seul espace d'exposition de la photographie contemporaine à Nantes
- Médiateur culturel de promotion et de sensibilisation à l'image contemporaine

Depuis la création de l'association, notre projet artistique principal est de réaliser une programmation d'expositions collectives et monographiques associant à de jeunes auteurs, des artistes de renom, de soutenir et promouvoir les talents à découvrir et d'offrir une visibilité de la création photographique contemporaine nationale et internationale.

Notre réflexion vise à affirmer que ce n'est ni le style, ni le choix d'un sujet qui détermine notre ligne artistique, mais l'accent mis par l'artiste sur le propos qui sous-tend l'image et sur le regard qu'il nous fait porter sur le monde. Nous organisons également tout type d'événement autour de la photographie (rencontre d'éditeurs, rencontre d'artistes, conférences...) en partenariat avec d'autres structures.

D'abord situé sur le quai de Versailles, l'espace d'exposition est maintenant situé rue de Richebourg, en plein cœur du centre-ville de Nantes.



En 10 ans, le projet de Confluence s'est étoffé et précisé, avec l'ambition claire de mettre en place une action de médiation autour des expositions. Il s'agit concrètement de créer des temps d'expérimentation de l'image photographique à travers des visites commentées.

Par le biais de temps consacrés spécifiquement à l'accueil des jeunes publics, il est primordial de leur donner des clés pour les accompagner dans leur approche à l'image.

S'intéresser, regarder, comprendre, échanger, questionner, apprendre... Notre objectif est de former des « regardeurs », expliquer aux jeunes comment les images sont pensées et comment affiner le regard que l'on pose sur elles.

AUTOUR DES VISITES

L'espace d'exposition est composé de deux salles où est montré le travail d'un ou plusieurs artistes.

Les groupes sont accueillis par une médiatrice culturelle en semaine sur rendez-vous :

Elise RUIBA, coordinatrice et médiatrice culturelle

e.ruiba@galerie-confluence.fr

06 76 66 14 49

La galerie Confluence travaille avec tous types de groupes scolaires : de l'école primaire au lycée ainsi que des étudiants.



- Visite commentée et accompagnée (45 min. environ)

Avec ou sans carnet pédagogique à l'appui, il s'agit de faire un tour de l'exposition avec des explications détaillées sur la discipline photographique, l'artiste et le travail montrés.

- Présentation à l'école

Il est possible pour la médiatrice culturelle de se déplacer jusqu'à vous avec des supports visuels afin de présenter l'activité de la galerie Confluence et/ou le travail photographique présenté à un moment précis dans l'espace d'exposition.

La visite peut être préparée ou prolongée en classe par des activités transdisciplinaires.

Réflexions autour de l'exposition : le médium photographique, le portrait, la famille, l'intime...

AUTOUR DE « LES CHAMBRES BLANCHES » DE LUCA GILLI

BIOGRAPHIE

Né en 1965, il est diplômé en Sciences Naturelles à l'Université de Parme et vit à Caviago (Reggio Emilia, Italie).

Ses séries ont été exposées dans différentes expositions personnelles et collectives en Italie et à l'étranger auprès d'institutions culturelles publiques et privées ainsi que dans des galeries privées.

Plusieurs de ses œuvres appartiennent à des collections privées, des musées de la photographie et de l'art contemporain, en Italie et à l'étranger comme à la Bibliothèque Nationale de France – Paris, au Musée de la Photographie – Charleroi (Belgique), à la Kunstbibliothek – Berlin (Allemagne), au Musée d'Art Moderne et Contemporain – Strasbourg, au Musée Réattu – Arles...

Cette exposition est réalisée en partenariat avec les Amis du Musée des Beaux-Arts de Nantes (SAMBA). En effet, une exposition est organisée à l'Atelier (rue Chateaubriand) du 27 octobre au 27 novembre dans le cadre de la transformation du Musée des Beaux-Arts de Nantes. « Du musée des beaux-arts au musée d'arts » sera l'occasion d'en apprendre davantage sur l'histoire du musée mais également sur le projet de celui qui va ouvrir au printemps 2017.

A cette occasion, deux artistes de la galerie Confluence seront exposés à l'Atelier : Régis PERRY et Luca GILLI. Ils ont tous deux travaillé autour du musée et montreront leur vision personnelle du projet.

Quelle belle opportunité pour montrer à nouveau le travail de Luca GILLI à la galerie Confluence... Exposés à deux reprises en 2012 pour sa série *Blank* et en 2014 pour *Samsāra*, le photographe italien nous revient avec *Les chambres blanches*.

Luca GILLI, artiste italien, a une relation particulière avec la ville de Nantes. En effet, à l'occasion de ses expositions personnelles, *Blank* en 2012 et *Samsāra* en 2014 à la galerie Confluence, il s'est épris de la ville et s'est notamment intéressé au Musée d'arts en chantier. De 2014 à 2016, il est alors venu photographier ce musée en pleine mutation, toujours dans l'esprit de « bouleverser la perception de l'espace et du lieu ».

C'est une sélection de cette nouvelle série de photographies inédites, prises à différents stades de la rénovation du Musée, qu'il expose aujourd'hui à l'Atelier et à la galerie Confluence.

Les chambres blanches par Quentin Bajac (chief curator of photography at the the Museum of Modern Art, New York)

« Pousser », « travailler » les noirs : l'attraction du noir a toujours été plus forte que celle du blanc pour les photographes. En photographie le blanc, davantage que le noir, a pâti de son statut de « non couleur », acquis à la modernité. Plus encore qu'en peinture, le blanc y est apparu comme une tonalité qui ne se définissait finalement que par rapport au noir, mais en creux et comme par défaut : une forme d'absence, un degré zéro de la couleur. Autrefois, le moindre manuel de photographie argentique enseignait à l'apprenti photographe à se défier d'une trop forte luminosité. Tout photographe vous le dira : trop de lumière « brûle » l'image et le sujet et si la sous exposition peut être « rattrapée » au tirage la surexposition d'une prise de vue, elle, ne pardonne pas. Signe du peu d'intérêt des photographes, la surexposition n'a été que très peu explorée par les avant-gardes artistiques, pourtant friande de contre-usages photographiques, si ce n'est dans la technique de la solarisation, où elle est alors poussée à son extrême, jusqu'au renversement complet des valeurs. Pourtant c'est cette surexposition que Luca GILLI, prenant acte que le langage photographique s'est nourri des entorses au « bien photographier », a choisi de travailler. Non pas à la manière lyrique des surréalistes dans le secret de la chambre noire, mais d'une façon plus douce et immédiate, à la prise de vue : juste un léger trop plein de lumière, qui vient pourtant profondément bouleverser la perception de l'espace et des lieux.

Ces lieux dans lesquels GILLI se glisse, souvent de manière subreptice, sont des espaces intérieurs en construction, des pièces fermées et en chantier. Des espaces conventionnels et standardisés, d'habitation et de bureaux contemporains, issus d'une architecture « sans qualités ». Des espaces sans grâce particulière, sans brio affiché et sans faute de goût flagrante, construits selon des normes et des règles communes liées à un certain héritage d'une architecture moderne. En ce sens le travail de GILLI ne saurait s'apparenter, malgré parfois des affinités dans l'intérêt apporté à la question du traitement des ombres, de la lumière et des surfaces réfléchissantes en photographie, à celui d'Hiroshi SUGIMOTO ou de Luisa LAMBRI, qui tous deux se sont le plus souvent attachés à une architecture de qualité. Mais ces lieux sont également, pour GILLI, dans leur anonymat d'espaces en devenir, à l'identité encore incertaine, des endroits avec lesquels il entretient une certaine distance : des lieux qu'il ne fait que traverser, dans lesquels il ne reviendra pas et où les conditions de travail précaires l'obligent fréquemment à photographier rapidement.

Pourtant c'est bien cette identité encore incertaine qui, conjuguée à l'absence d'affect qui s'en dégage, constitue ces lieux aux yeux du photographe, en lieux idéaux de l'expérimentation photographique : des pièces sans aucune histoire préalable, sans la moindre fonction définie ou décelable, simples formes architectoniques, volumes et surfaces vierges d'inscription, propres à des jeux avec la lumière. La blancheur éclatante des surfaces – pas systématique mais fréquente – renforce symboliquement l'idée d'une neutralité du lieu – l'espace comme un simple laboratoire de formes – tout en rendant possible l'expérience : inversant le principe de la chambre noire (l'absence de lumière comme condition de la révélation et de l'apparition de l'image), chacune de ces prises de vue en chambre blanche voit la représentation s'accomplir au prix, cette fois-ci, d'un trop plein de lumière.

Enregistrer comment par la seule lumière est modifiée notre perception de l'espace : c'est bien l'action de la lumière qui est ici mise en avant par GILLI comme le constituant même de l'acte photographique. On pense aux mots de MOHOLY-NAGY en 1923 dans la revue *Broom* : « Bien que la sensibilité à la lumière des surfaces chimiquement traitées (verre, métal, papier etc.) soit de toute évidence l'élément le plus important du procédé photographique, qui a ses propres lois, on a utilisé la plaque sensible selon les règles de la camera obscura, qui obéit aux lois traditionnelles de la perspective, et on n'a jamais expérimenté à fond toutes ses possibilités. » On sait quelles sont les leçons que MOHOLY-NAGY à l'époque tira de cette remarque et qui le firent expérimenter, par le biais notamment du photogramme, mais également du photomontage et des vues dynamiques (plongées et contre-plongées) des voies qui s'écartaient de ces « lois traditionnelles de la perspective ». D'une certaine manière GILLI renoue ici avec ces tentatives par le seul recours à la surexposition.

Car c'est bien la seule « sensibilité à la lumière » pour reprendre les termes de MOHOLY-NAGY

qui vient bouleverser le bel ordonnancement de ces vues de chantier réalisées à la chambre ou selon les conventions habituelles de la vue d'architecture : la lumière joue ici contre la perspective traditionnelle. Chacune des images de GILLI rend compte d'un espace dont la perception est littéralement bouleversée par un trop plein de lumière. Cette dernière accomplit une double métamorphose, des volumes et des matériaux : murs sans fin ni angles, espace sans profondeur, escaliers qui semblent ne mener nulle part, planchers devenus liquides, aplats colorés sans matière... Le spectateur en ressort comme sous le coup d'un éblouissement : frappé par l'éclat trop brutal de la lumière, saisi de vertige, littéralement déboussolé, c'est-à-dire ayant perdu ses repères perceptifs habituels.

La principale conséquence de cet effet d'hyper-lumière dans cet environnement blanc est d'atténuer, voire d'effacer complètement les zones d'ombre aboutissant à une déréalisation, partielle ou totale, du motif. Souvent sans profondeur, comme en apesanteur, ces images nous rappellent combien la perte de l'ombre, notamment de l'ombre portée, est un des ressorts traditionnels de la littérature fantastique : désormais privés de modelé, ces lieux communs se voient parés des grâces du bizarre, de l'insolite voire de l'impossible : la courbe s'y transforme en plan, le mur y devient plancher, les angles disparaissent au profit d'un continuum incernable. Le blanc enfin s'y pare de nuances infinies – que la simple saisie en noir et blanc n'autoriserait pas. A l'instar de SUGIMOTO qui, dans sa série récente, *Colors of Shadows*, a choisi, pour aborder la photographie en couleurs, de photographier des surfaces blanches ou plutôt le jeu fragile de la lumière sur des surfaces blanches, GILLI sait que le blanc est tout sauf une « non couleur ». L'expérience lui permet alors, chose trop rare en photographie, d'interroger le blanc dans sa richesse infinie, d'en faire ressortir les textures, les nuances – le mat, le brillant, le lisse et le granuleux...

Comme la page blanche qui fait ressortir les caractères d'imprimerie, le blanc des images de GILLI est non seulement d'une infinie variété mais il peut également servir d'écrin et de faire-valoir aux autres couleurs. Ici et là, la surface blanche sans profondeur de ces espaces en chantier est perturbée par des points colorés : gaines électriques, taches de peinture, outils et instruments de chantier, éléments de mobilier... Tous ces motifs sans modelé ni volume, objets réduits à de simples silhouettes sans profondeur, viennent scander l'aplat principal de la composition. Souvent incongrus ou insolites dans l'espace qui les entoure ils apparaissent comme rapportés et sans contiguïté physique évidente avec leur environnement. Évoquant la manière de dessins d'enfants ou de certains collages ou photomontages, ces éléments renforcent l'ancrage graphique de ces images tout en accentuant leur irréalisme.

Que cette entreprise de destruction par la lumière de l'espace perspectif traditionnel soit accomplie dans et sur des lieux en construction n'est pas le moindre des paradoxes. Les images de chantier, nous parlent le plus souvent d'histoire et de progrès. Bouleversant l'esthétique souvent rassurante qui est la leur – celle d'un espace en devenir, qui porte en soi sa finitude et son achèvement futur – les vues de GILLI proposent un autre espace dans lequel irréalité et immatérialité se conjuguent et se confondent. Un espace où le blanc hygiénique d'une certaine architecture contemporaine se mue en un blanc transcendant, primordial. Un espace où l'excès presque aveuglant de lumière nous restitue comme une certaine innocence et une certaine naïveté du regard.

Extrait du livre : Luca GILLI, *Blank* (Ed. Planorbis 2011).

PROPOSITION DE TRAVAIL AUTOUR DE L'EXPOSITION

Pourquoi avoir choisi ce titre *Les chambres blanches* ? Vous verrez rapidement que dans cette série d'images présentées à la galerie, l'artiste se nourrit d'espaces « vierges » : en chantier, fermés au public, anonymes.

Il utilise alors cette architecture épurée, dépourvue de tout signe particulier, sans qualité apparente, pour en faire quelque chose de grand, pour lui donner une valeur proche du sacré en travaillant avec pour matériau de base le blanc.

Le blanc dans l'art

Qu'est-ce que le blanc ?

Le mot « blanc » est issu du germanique *blank* qui signifie lumineux, sans tâche, brillant, clair comme la craie ayant servi à dessiner dans les grottes préhistoriques mais aussi comme les pigments blancs de cérusite utilisés pour les supports d'écriture et d'enluminures.

Il s'agit d'un champ chromatique caractérisé par une impression de forte luminosité, sans aucune teinte dominante. Pour certains, le blanc n'est même pas une couleur mais « la teinte obtenue en mélangeant la lumière de toutes les couleurs ». Il réfléchit la lumière là où les couleurs la filtrent.

Cela dit, le blanc peut être bien complexe : brillant ou mat, léger ou saturé, lumineux ou terne... Le blanc s'associe souvent dans la culture occidentale au domaine du sacré.

On peut aussi saisir le blanc comme une page vierge pour les artistes, le commencement de toute pratique artistique, le « tout est possible ».

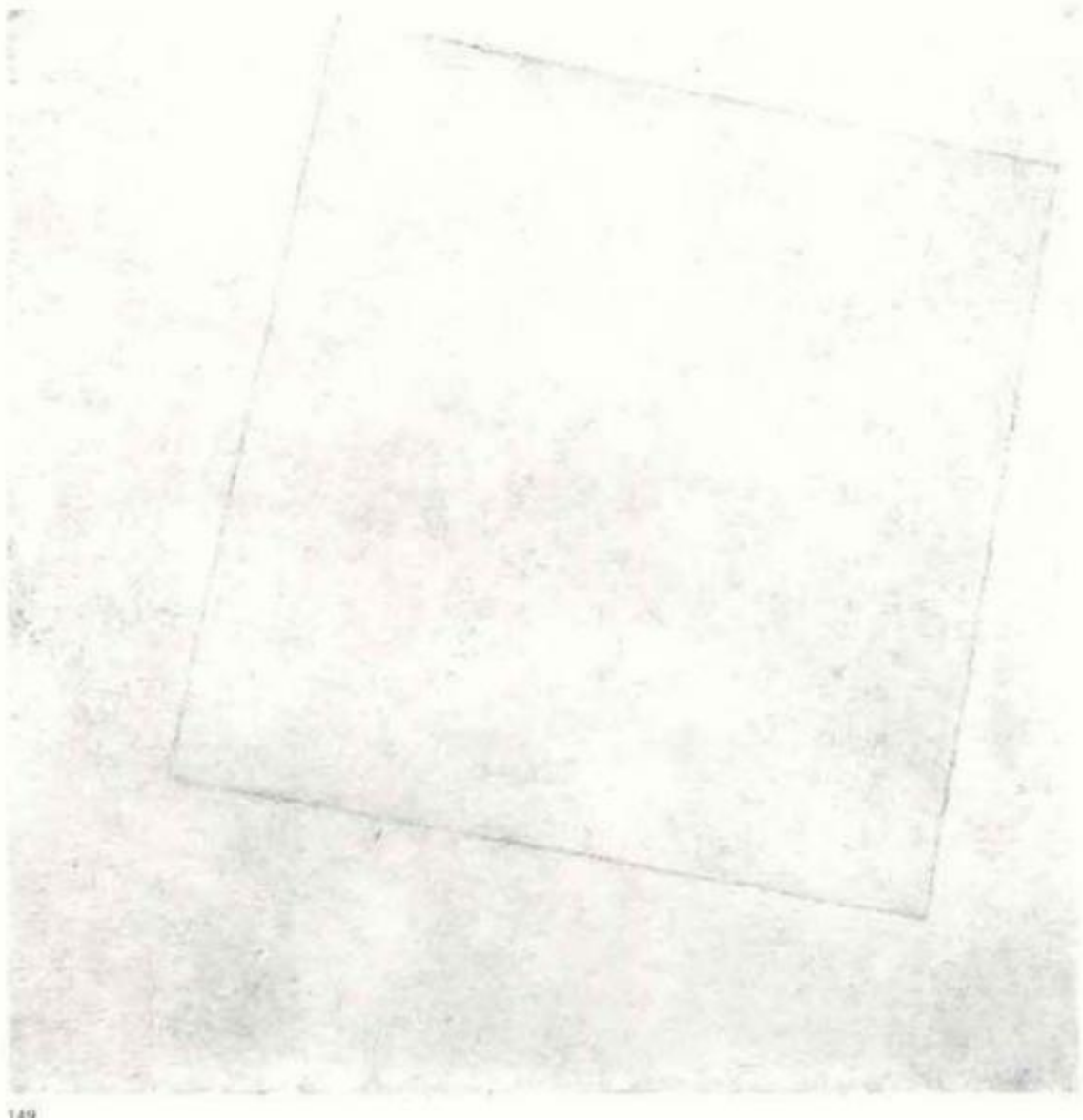
BON A SAVOIR

Dans les fresques antiques, la couleur blanche était avant tout utilisée comme un apprêt : une peinture spéciale pour réaliser un fond uniforme. Et aujourd'hui encore les toiles sont vendues préparées de cette façon.

Utilisé comme ingrédient, la grande qualité du blanc réside dans sa faculté à mettre en valeur ou faire varier l'intensité d'une couleur ; mélangé à une autre couleur il lui donnera plus ou moins d'intensité selon que sa proportion sera plus ou moins grande.

Le blanc en peinture

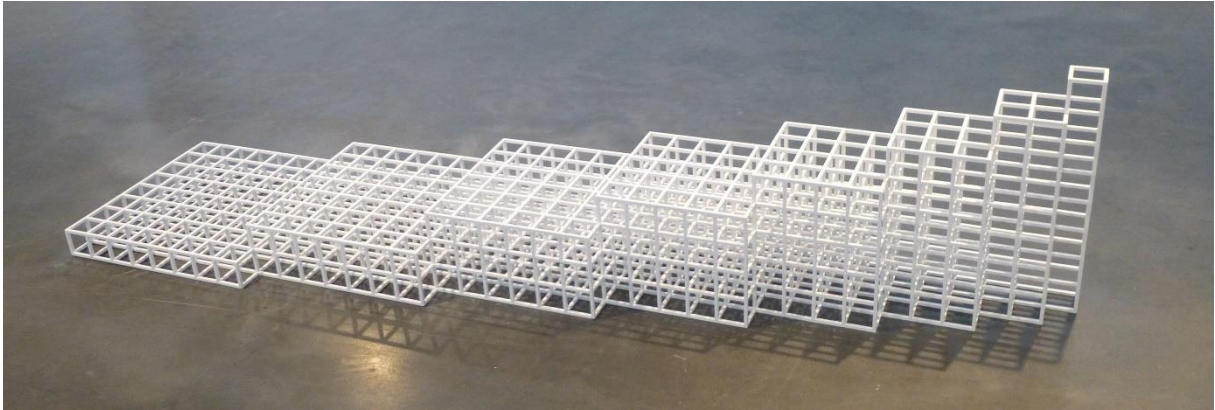
Un des aboutissements de l'abstraction minimaliste est sans nul doute la réalisation du fameux *Carré blanc sur fond blanc*, premier monochrome de l'histoire de la peinture fait par Kasimir Malevitch en 1918. Ce tableau est en fait le mélange de deux blancs différents : un de marque française, froid et très légèrement bleuté, pour le carré et un autre de marque russe, chaud et un peu ocre, pour le fond.



Un monochrome est une œuvre qui est peinte d'une seule couleur et qui est non figurative, on peut penser par exemple au *Monochrome bleu* d'Yves KLEIN.

Un exemple de sculpture

L'artiste minimaliste et conceptuel Sol LEWITT a travaillé de 1963 à 1965 sur la conception d'objets singuliers en contreplaqué teintés d'une laque monochrome. Ces sculptures sont posées au sol, sans socle et mettent en valeur un rapport de plein / vide, en relation directe avec le lieu dans lequel elles sont installées.



Sol LEWITT au Walker Art Center de Minneapolis

Une photographie blanche

En 2014, dans le cadre d'une exposition intitulée *Période Blanche*, la galerie Confluence avait exposé cette photographie de Xavier NAVATTE.



Xavier NAVATTE, *Papillons 2*, 2009

On y voit des papillons recouverts d'une épaisse poudre blanche qui recouvre la totalité de la surface de la photographie. Ici, le blanc est difficilement identifiable... Peut-être de la neige ? De la poussière ? Il évoque en tout cas la friabilité, l'évanescence, peut-être même la catastrophique fin du monde...

Un exemple d'exposition autour du blanc

En 2012, le FRAC Aquitaine organise « Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le blanc », une exposition qui regroupe des œuvres de la collection du FRAC dont le seul point commun est leur couleur blanche.

Cette exposition permettait d'aborder des questions très intéressantes comme : le blanc est-il le contraire de la transparence ? Le blanc signifie-t-il la douceur, l'intimité ou peut-être encore le neutre voire l'anonymat ? Est-il rattaché à des codes relatifs à l'hygiène, au propre ? Est-il statique ou peut-il devenir dynamique ?

Dans cette exposition on peut voir par exemple le travail de Roman OPALKA, un peintre et photographe franco-polonais mort en 2011.

De 1959 à 1963, cet artiste développe une oeuvre constituée de monochromes blancs qu'il nomme *Chronomes*, constitués de traits, de zig-zag ou de points, blancs sur fond noir ou l'inverse, ils sont déjà des ponctuations précises du temps. Ainsi, il écrit des nombres croissants sur des toiles au fonds blancs.

Le soir, après chaque séance de travail, il se photographie devant ses tableaux et il nomme cette série d'autoportraits *Extrême Détail*. Même vêtement, même éclairage, il ajoute donc les changements de son apparence physique à la fuite du temps qu'il cherche à exprimer dans ses toiles.



POUR ALLER PLUS LOIN...

- Visite de l'exposition « Du musée des beaux-arts au musée d'arts » à l'Atelier (1, rue de Chateaubriand)
Exposition du 27 octobre au 27 novembre 2016
Du mardi au samedi de 13H à 19H
Le dimanche de 10H à 15H
Fermé les lundis et jours fériés

- Atelier artistique autour du blanc à l'école
Utilisation de plusieurs matériaux blancs différents (craie, gouache, aquarelle, crayon...) sur plusieurs supports différents (papier, carton, calque...)

Exposition réalisée en partenariat avec la SAMBA



galerie Confluence
45, rue de Richebourg
44 000 NANTES

du mercredi au samedi, 15H - 19H
ou sur RDV
contact@galerie-confluence.fr

Visites guidées et pédagogiques
sur réservation
+33(0)6.76.66.14.49
e.ruiba@galerie-confluence.fr

Retrouvez-nous sur :

www.galerie-confluence.fr
www.facebook.com/galerieconfluence

La galerie Confluence est soutenue par :

